



*Vendredi, 5 mai 1995*

Le confrère motard est venu me chercher à l'heure convenue. Dès 6h40, j'entreprends les 28 km qui me séparent de Gallardon.

Bien qu'il soit encore tôt, il est facile de prévoir que la journée sera très chaude. Je commence à adopter une cadence de marche qui me plaît. En débutant ma journée à l'aube, je peux terminer mon parcours entre midi et 14h. J'évite ainsi, dans une certaine mesure, les rayons ardents du soleil et la chaleur souvent excessive de l'asphalte. Cela me donne aussi du temps pour relaxer, visiter un peu et préparer la prochaine étape.

En passant un petit pont près d'Esclimont, mon regard s'arrête sur un paysage de carte postale. Un vieux monsieur pêche à la ligne dans l'eau calme de la rivière. Le soleil qui commence à percer à travers la cime des arbres dessine des jeux d'ombre fascinants sur l'eau et l'ensemble du décor environnant dominé par un vieux château bien conservé. À ma demande, le pêcheur, amusé, se déplace sur la gauche pour me permettre de cadrer parfaitement la photo.

À Gallardon, rien de prévu pour mon hébergement. Je décide d'entrer dans un café pour m'informer. La patronne me dit qu'il y a une auberge de jeunesse dans un village voisin, mais que la saison touristique n'est peut-être pas encore commencée. Le mieux à faire, c'est d'attendre l'ouverture de la mairie. Il est midi et demi, la mairie est fermée jusqu'à deux heures. De midi à 14h, la France s'arrête. Après avoir siroté une bière, je m'installe sur un banc de parc dans la rue voisine.

J'ai à peine le temps de sortir mon journal de bord pour y consigner quelques notes qu'une auto de la police de Gallardon s'arrête devant moi. L'officier au volant me demande si je suis le policier canadien en route vers Compostelle. Je lui réponds que c'est bien moi. Il m'invite à monter et m'apprend qu'il a accepté de me recevoir ce soir à la demande des collègues de Paris. Je me rends de plus en plus compte que l'IPA-France a fait de grands efforts pour me rendre service. Je n'avais pourtant demandé qu'un soutien minimal, c'est-à-dire que l'on me désigne quelques contacts susceptibles de me renseigner. Je suis étonné de constater qu'ils sont allés

beaucoup plus loin. Ils sont en train de tout régler au fur et à mesure de ma progression. C'est stupéfiant!

Jean-François m'amène chez lui. Je dépose mon sac à dos et je prends une douche, après quoi nous allons visiter sa ville. Outre les ruines de la tour féodale, le principal centre d'intérêt est une vieille église médiévale du XIIe siècle. Il me présente au curé qui nous fait faire le tour. Je remarque qu'il a une paire de jumelles à la main. Volubile et fier de son église, le curé me prête ses jumelles pour que je puisse admirer des sculptures qu'il a découvertes récemment dans le haut de certaines colonnes. Puis, après la bénédiction que je lui ai demandée, il nous invite au presbytère pour... prendre une bière. C'est là qu'il m'apprend que je suis le troisième pèlerin vers Compostelle qui s'arrête ici depuis le début de l'année. L'un d'entre eux, un Belge, était accompagné d'un âne.

De retour chez Jean-François, il m'offre de téléphoner à mon épouse Maryse pendant qu'il prépare le souper. J'apprécie beaucoup cette cordialité qui me permet de donner des nouvelles plus tôt que prévu. Karine était contente de me parler. C'était le premier contact avec ma famille depuis mon départ.

J'ai dit à Jean-François que de Chartres jusqu'à Tours, je n'ai rien de prévu pour mon hébergement, Il connaît quelqu'un à Bonneval, l'étape après Chartres. Il fait un appel; la conversation est courte. Je vois à son sourire que les nouvelles sont bonnes. Le pro-maire de Bonneval m'attend lundi. Au milieu de la soirée, après le repas, le collègue désigné pour m'accueillir à Chartres demain, me téléphone. Il s'agit de Pierre Mugnier, qui ne pourra cependant s'occuper de moi lui-même. Je lui dis de ne pas s'en faire, car Mlle Warcollier de la Société des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle, m'a recommandé de voir le recteur de la cathédrale. Pierre me donne les coordonnées de gens qui vont m'héberger à Cloyes-sur-le-Loir, Vendôme et Château-Renault. Tout est réglé pour les six prochains jours jusqu'à Tours.



*Samedi, 6 mai 1995.*

Avant de partir, j'ai pris le petit déjeuner en famille avec Jean-François, son épouse et leurs deux enfants. Ils demeurent dans une jolie maison à côté de la Salle des Fêtes. Cette demeure leur est fournie par la municipalité. Dans beaucoup de petites villes, on engage, comme c'est le cas pour Jean-François, un policier qu'on utilise à toutes les sauces selon le bon vouloir de la mairie. La municipalité fait d'une pierre deux coups, car le contrat stipule aussi que sa conjointe doit s'occuper de l'entretien et de la location de la Salle des Fêtes. Il s'agit d'un grand local loué pour diverses manifestations comme des banquets de mariage, soirées de danses, etc..

Je constate que le couple est constamment sollicité par les citoyens pour toutes sortes de petits problèmes et cela à n'importe quelle heure. Ils n'ont aucun répit.

Je ne peux m'empêcher de dire à Jean-François qu'à mon arrivée à Compostelle, je vais prier Monsieur saint Jacques pour eux. Je lui demande de faire un vœu sans me le révéler et j'en demanderai la réalisation. Je pense lui avoir donné un peu d'encouragement en agissant de la sorte.

En marchant vers Chartres, je réfléchis à ce que je viens de proposer. Ce pourrait être pour moi une manière de remercier les personnes qui m'accueillent. Je ne sais pas vraiment si les miracles existent, mais je pense sincèrement que si les gens y croient vraiment, tout est possible. Plusieurs personnes que je rencontre se projettent dans mon personnage de pèlerin. Une lourde responsabilité m'échoit: celle de jouer ce rôle que je n'avais pas prévu, c'est-à-dire d'assumer leurs espérances. Ou bien, je suis égoïste et je garde tout pour moi? Je n'ai pas le choix: je partage.

Pour me rendre à Chartres, 20 km à parcourir. Je suis parti tôt, car je veux assister à la messe dans la chapelle de la crypte de la cathédrale. Je suis déjà venu à Chartres en touriste à deux reprises et je sais qu'une messe y est célébrée tous les jours à 11h45.

Depuis mon départ de Paris, quelque chose m'incommodé beaucoup pour l'allure de ma marche. L'accotement des grandes routes que j'emprunte est raboteux. Je dois donc marcher carrément sur la chaussée. Quand la circulation est dense et, surtout, quand je croise des poids-lourds, je n'ai pas le choix de me déplacer et de continuer dans le gazon plein d'aspérités. Mon pas devient alors instable et cela peut provoquer des entorses. Le problème est particulièrement aigu ce matin.

J'aperçois les deux clochers de la cathédrale. Il doit quand même me rester cinq kilomètres avant d'atteindre le centre de la ville. Chartres, c'est Chartres. Pour moi, c'est un endroit très spécial: «Le dolmen des dolmens» comme l'a écrit Henri Vincenot dans «Les étoiles de Compostelle». Mais là, je ne veux pas m'embarquer dans la polémique concernant les origines celtiques et druidiques du site. Je tenais absolument à passer par ici plutôt que par Orléans comme le faisaient la plupart des pèlerins partis de Paris. Ne me demandez pas d'expliquer pourquoi, c'est du «ressenti». J'ose même affirmer que, secrètement, je considère que le véritable départ de mon pèlerinage, c'est Chartres.

En arrivant à la cathédrale, que je trouve toujours plus impressionnante d'une fois à l'autre, je me rends au rectorat près du porche sud. La secrétaire m'informe que mon confrère policier Pierre Mugnier m'a précédé de peu. Tout est arrangé avec le recteur, le chanoine François Legaux, pour mon accueil. Elle m'invite à me délester de mon fourbi et à aller rencontrer le père Legaux à la sacristie après la messe qui va commencer bientôt. Quel curieux hasard, c'est justement lui qui célèbre l'office auquel je tiens absolument à assister.

C'est la troisième fois que j'ai l'occasion d'assister à la messe à Notre-Dame-sous-Terre, la chapelle de la crypte de la cathédrale. On a l'impression d'être dans une caverne et l'atmosphère est empreinte d'un je ne sais quoi qui me fait vibrer de la tête aux pieds. Aujourd'hui, contrairement aux visites précédentes où seulement une quinzaine de personnes étaient présentes, la nef est envahie par plus de 200 fidèles. Exceptionnellement, le célébrant est assisté d'un diacre. Au début de la célébration, il le présente à tous comme étant un laïc qui occupe cette fonction depuis peu. Le père Legaux dédie ensuite sa messe à l'un des saints du jour, en l'occurrence François de Montmorency Laval, premier évêque de Québec. Pour moi qui suis très sensible à tout ce qui concerne mes origines, c'est très flatteur. Je soupçonne le recteur d'avoir pesé son choix quant au saint du jour; il se doutait de ma présence dans l'assemblée.

La cathédrale de Chartres.



A la fin de l'office, après avoir béni la foule, le père Legaux annonce qu'il doit y avoir dans l'assistance un pèlerin québécois en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Il m'invite à venir le retrouver dans la sacristie. Les gens se retournent et tentent de repérer parmi eux cet oiseau rare. Je suis très gêné et pour ne pas être l'objet du spectacle, je fais comme tout le monde et «je me cherche».

Pendant que les gens quittent la chapelle, je me faufile tranquillement à contre-courant pour aller à la sacristie derrière l'autel. J'y retrouve le recteur, un homme d'une grande gentillesse et d'une simplicité étonnante. Je m'attendais à un tout autre genre d'individu. Je ne suis pas habitué à fréquenter les dignitaires de la hiérarchie religieuse. Bref, je m'étais fait à l'idée d'être mis en présence d'un personnage pincé. Je lui avoue ma faiblesse par rapport à ce préjugé et il en rit de bon coeur. Il me présente le diacre qui assiste à la conversation. Surprise et étonnement, celui-ci est policier et père de famille. Il est le 10e policier en France à avoir accédé au diaconat.

Sur ces entrefaites, Pierre Mugnier vient nous rejoindre et nous retournons au bureau du père Legaux. Ce dernier m'explique qu'il aurait souhaité m'héberger dans son presbytère, mais que ce soir, exceptionnellement, il reçoit des amis venus de l'extérieur qui vont occuper toutes les chambres disponibles. Il confie à Bruno, un préposé à l'accueil des visiteurs, de contacter un hôtelier de la ville afin de prendre des arrangements pour qu'il me loge et me nourrisse. Le rectorat va régler la note. Je n'en reviens pas! Il demande aussi à Bruno de me faire visiter la crypte et de me guider dans la tournée réservée aux dignitaires. C'est la visite des endroits de la cathédrale où le touriste n'a pas accès.

Le père Legaux se rappelle soudain qu'il reste peut être une chambre vacante au presbytère. Après vérification auprès de sa bonne, c'est effectivement le cas. Il m'invite donc à transporter mon bagage à sa résidence privée. Il sera heureux de me compter parmi ses invités pour le repas du soir, m'affirme-t-il avec chaleur.

Avant de nous quitter, il m'offre un cadeau spécial. Il s'agit de la réplique d'une médaille ancienne dont le modèle a été trouvé au Pont Notre-Dame, à Paris, en 1862, lors de travaux de dragage de la Seine. Elle était fabriquée à l'époque pour les nombreux pèlerins qui venaient prier Notre-Dame à Chartres ou encore pour ceux qui se rendaient à Saint-

Jacques-de-Compostelle en passant par Chartres. On devait la porter cousue sur son chapeau ou en pendentif.

Après le déménagement de mes affaires, Pierre et moi allons prendre une bière dans un café sur la grande place. Il m'apprend qu'il est le cousin germain de Jacques Houde, qui a animé longtemps «Second regard» à la télévision de Radio-Canada. Une dame que Pierre connaît vient le saluer et s'assoit pour discuter avec nous. Elle a une boutique de souvenirs à côté du parvis central de la cathédrale. D'une chose à l'autre, je parle de la médaille que j'ai reçue. Elle s'offre à la coudre sur mon chapeau pour que j'aie vraiment l'air de mes ancêtres pèlerins du Moyen Âge. J'accepte son offre et, un peu plus tard, je vais la voir à sa boutique.

Vers 15h30, je rejoins Bruno déjà entouré d'une vingtaine de personnes pour la visite de la crypte. Je l'avais déjà effectuée lors de mes précédents voyages, mais on découvre des choses nouvelles à chaque fois. Quelques heures plus tard, c'est Violaine, une autre employée, qui me guide dans des endroits inaccessibles pour les visiteurs. Cela consiste essentiellement à accéder à des passages tant intérieurs qu'extérieurs, qui me permettent par exemple de voir les vitraux de très proche, assez même pour leur toucher. Au niveau du toit, nous passons sous les arcs-boutants et entrons dans l'entre-toit pour marcher au-dessus de la voûte du transept et de celle de la nef. À cet endroit, justement, il est possible de soulever un couvercle de bois d'environ un mètre de circonférence, ce qui me permet d'apercevoir par le trou, 37 mètres plus bas, le fameux labyrinthe tracé à même les dalles de pierre à l'entrée de l'église. L'effet est vertigineux.

Violaine me fait ensuite monter à l'intérieur de la flèche gothique. Rendus tout au bout, nous grimpons à une échelle abrupte et branlante. Là, en étendant les mains, je peux toucher à tous les côtés du clocher, qui se rejoignent en ce point précis. Un peu plus haut, et c'est le Ciel! Par une fenêtre, j'admire le clocher sud juste à côté: la flèche irréprochable, considérée comme l'une des constructions humaines les plus parfaites de toutes. Il me faut du temps avant de revenir sur terre et cela dans les deux sens du terme.

Pour la soirée, je suis attendu par le père Legaux pour le souper. Nous sommes sept à table. Ses amis sont tous des chanoines, je crois, et, comme lui, ils occupent des fonctions importantes. L'un d'entre eux, un ministre anglican, est venu d'Angleterre. Je pense même qu'il s'agit de son meilleur ami. Pas de collet romain, pas de soutane; chacun porte un habit de ville

sans cravate. L'atmosphère est à la détente. Je me sens dans le coup. La conversation est animée: le mariage des prêtres, l'ordination des femmes, l'avortement, le contrôle des naissances. Tous les sujets de l'heure y passent et sont abordés avec une grande ouverture d'esprit. J'écoute et je participe pleinement à la conversation.

Nous sortons de table vers 22h. Le repas était succulent, raffiné et bien arrosé, à la mode française. Pendant que les autres invités se dirigent vers le salon, je m'excuse auprès de mon hôte de leur fausser compagnie, car j'ai besoin d'aller dormir. Je dois partir à 6h demain matin. Je les salue tous et, surtout, je remercie chaleureusement le père Legaux pour tout ce qu'il a fait pour moi. Je crois sincèrement que des liens d'amitié viennent de se tisser et que nous nous reverrons.